

ACROSTICHE

*F*ranche elle est, avant tout ; charitable, un peu fière.
*R*ien ne peut l'empêcher de parler ou se taire,
*L*ors que lui paraît bon ou mauvais le point.
*N*e laissant au soupçon jamais la moindre prise,
*E*lle que par-dessus tout chez son sexe elle prise,
*O*ù qu'il soit, c'est l'honneur, objet de tout son soin.
*I*mpitoyable pour tout mauvais seigneur et maître,
*S*a conduite, toujours, la fait bien reconnaître,
*E*t dans le grand salon, et de Fanchette au coin.

J.-H. MALO.

Montréal, mars 1898.

LA CHARITÉ

Les biens que je donne à qui m'aime
 Jamais Dieu ne les retira,
 L'or que sur le pauvre je sème
 Pour le riche au ciel germera.

VICTOR HUGO.

Lorsque au dehors la tempête mugit, lorsque le vent soufflé avec rage et fait tourbillonner la neige, lorsque le froid terrible dans ses étreintes douloureuses semble vouloir embrasser le monde : riches, dans vos maisons bien closes où la bise glacée ne pénètre jamais, n'oubliez pas ceux qui n'ont pas de feu, ceux qui manquent de pain ; les malheureux qui pleurent, torturés par cette double souffrance : le froid, la faim. En baisant les doigts roses et potelés de vos blonds chérubins, pensez aux enfants qui tendent leurs petites mains maigres et bleues par le froid, orphelins peut-être qui ne connaissent point la douceur des caresses d'un père ou des baisers d'une mère ; et s'il vous est donné de pouvoir contempler d'un regard attendri, un de ces vieillards, hôtes vénérés, anges gardiens du foyer qui demeurent ici-bas pour le bonheur des familles, que votre vue s'étende plus loin, jusque dans la mesure où, courbé sous le poids des années, un misérable porte encore le pesant fardeau de la pauvreté. Ecoutez la plainte de l'indigent, soulagez sa misère : et le Dieu qui récompense un verre d'eau donné en son nom, vous rendra au centuple les biens que vous aurez prodigués aux infortunés.

Il était six heures du soir. Au coin d'une rue, il y a quelques semaines, une fillette demandait l'aumône.

—La charité, s'il vous plaît, disait-elle, nous n'avons rien chez nous.

Parmi les passants, il y en a qui vont sans s'arrêter ; d'autres tournent la tête, un seul a donné. Hélas ! que peut sa faible obole pour soulager une telle misère ?

Mais, voici une femme ; elle s'avance, vive et légère. Passera-t-elle sans répondre à la prière de la petite mendiante ?...

Non, elle s'arrête, interroge l'enfant à la hâte, puis elle dit :

—Viens avec moi.

La fillette, toute surprise, hésite à la suivre.

Alors, d'un geste amical, la charitable dame l'y invite et, d'une voix douce, redit :

—Viens, viens, ma fille.

Ma fille. Quelle expression !

Oh ! sois bonne, généreuse inconnue, toi qui lui donnes les noms si doux des membres de ta famille. Sois bénie !

Oui, voilà bien la vraie charité, cette charité qui pénètre sous le toit du pauvre, et lui apporte ces paroles douces et sympathiques qui rendent moins amer le pain de l'aumône, cette charité qui accueille les déshérités de la nature et, à force de dévouement, fait parler les muets, rend l'ouïe aux sourds, instruits les aveugles et porte au loin, jusqu'aux peuplades barbares, les lumières de l'Évangile ; cette même charité qui, sur le champ de bataille, relève tous les blessés, panse les plaies de tous sans distinction.

Qu'elle est belle et admirable ! C'est elle qui fait la gloire et la prospérité d'un peuple, c'est elle qui fit de la France, notre mère patrie, la fille aînée de l'Église, c'est encore et toujours la charité qui sauvera le monde.

Paul Heredia de Cron

UNE SCÈNE AU TEMPLE

LOUIS XVII

Il était près de dix heures. L'enfant royal dormait d'un sommeil réparateur. Son lit n'avait point de rideau, mais un châle étendu par les soins de sa mère interceptait la lueur pâle de la lampe pour l'empêcher de parvenir jusqu'à ses paupières fatiguées. La soirée s'était prolongée plus que d'habitude. La reine et une de ses filles étaient occupées à ranger les vêtements de la famille tandis que Marie-Thérèse, après avoir lu quelques passages d'un livre de prières, prenait la "Semaine Sainte". Quand la jeune fille faisait quelque bruit en tournant un feuillet la reine relevant la tête, laissait tomber son ouvrage sur ses genoux et portait ses regards vers le lit où reposait le jeune prince.

Tout à coup, des pas nombreux se font entendre dans l'escalier ; les cadenas, les verrous s'agitent avec fracas et la porte s'ouvrant, six municipaux se présentent devant la reine.

—La commune vient d'arrêter que le fils Capet serait séparé de sa mère et de sa famille, dit brusquement leur chef.

La reine, réunissant tout ce qu'elle possédait d'énergie, dit :

—Me séparer de mon enfant ! non, non, messieurs, cela ne se peut pas. Il est si jeune, si faible, et mes soins lui sont si nécessaires.

—C'est ce qui a été convenu et on ne peut pas y revenir. La convention a ratifié la mesure et nous a ordonné de l'exécuter immédiatement.

Déjà ils employaient la force pour remplir leur forfait. Toutes trois se précipitèrent devant le lit pour défendre l'héritier du trône de France.

—Nous ne nous battons pas avec des femmes, dit un de ces hommes ; faisons monter la grande.

Et aussitôt il se tourna du côté des guichetiers pour leur en donner l'ordre.

—Arrêtez ! s'écria Marie-Antoinette, il faut bien se résigner à ce que vous exigez de force ; mais cet enfant a besoin de repos, laissez-lui passer sa dernière nuit ici, il ne saurait pas dormir ailleurs ; demain, on vous le remettra. Du moins, poursuivit la malheureuse mère, promettez-moi qu'il demeurera dans cette enceinte et que je pourrai le voir tous les jours, ne fût-ce qu'au temps du repas.

—Nous n'avons pas de compte à te rendre ; il ne t'appartient pas de nous interroger.

Et ils s'avancèrent vers le lit où l'enfant reposait. Le châle qui servait de rideau, violemment agité, se détacha et tomba sur la tête du jeune prince. L'enfant se réveilla, vit la scène épouvantable qui se déroulait entre sa mère et ces forcenés. Il se jeta dans les bras de sa mère en disant :

—Maman, maman, ne me quitte plus.

La reine le rassura, pendant que ses deux filles mêlaient leurs pleurs et leurs supplications pour attendrir leurs bourreaux. Cette scène touchante eût désarmé le cœur le plus endurci ; mais que pouvaient-elles sur ces monstres ? Aussi, durent-elles se résigner.

La reine habilla donc son fils et, quoiqu'elle fût aidée par ses deux filles, jamais toilette d'enfant ne fut plus longue. Chaque vêtement qu'elles prenaient pour le lui mettre, était auparavant retourné en tous sens et ne sortait de leurs mains que mouillé par leurs pleurs, reculant ainsi le triste moment de la séparation. Lorsque la reine eût fini, elle posa les mains sur les petites épaules de son fils et lui dit :

—Mon fils, nous allons nous séparer. Souvenez-vous de vos devoirs envers Dieu, ce tendre Père qui veillera sur vous lorsque je ne serai plus.

Après lui avoir donné les meilleurs conseils qu'une mère puisse donner à son fils, elle le remit à ses ravisseurs ; mais le jeune prince, s'échappant de leurs mains, courut se jeter dans les bras de sa mère. Un des municipaux l'en détacha rudement et dit à la reine :

—J'espère que tu n'as plus rien à lui dire concernant la doctrine, n'est-ce pas ? Tu lui en as assez dit !

—Donnez-le-nous donc, votre fils, cria un deuxième, nous ne vous le tuons pas, votre enfant.

—N'en soyez plus inquiète, dit un troisième, la patrie est assez généreuse pour lui faire donner l'éducation qui lui convient.

Et ils emmenèrent le jeune prince en fermant brusquement la porte.

Qui dira les pleurs, les gémissements de l'infortunée mère ? Dans son désespoir, elle se roulait sur la couche déserte de son fils. Cet enfant avait été pour elle l'objet de ses plus belles espérances. Il était sa joie dans ses sombres journées ; mais maintenant ses espérances déçues l'accablaient, son cœur de mère, brisé par la rage de ses cruels bourreaux, se noyait dans un déluge de sanglots.

Console-toi, ô mère aimante, tu reverras ton fils dans la céleste Patrie.

DORA.

St-Henri, 1898.

A JANVIÈRE

J'ai lu, avec beaucoup d'admiration, l'article dédié "A mon père," et dont vous êtes l'auteur. Les mères qui ont entendu vos plaintes et vos regrets sur la perte de la vôtre, ont tressailli au plus intime de leur être, et ont souhaité d'avoir toujours des filles qui vous ressemblaient.

Vous aimiez votre mère, on le sent à vos accents déchirants ; elle était tout dans votre vie ; sous son égide, vous marchiez sans souci et bravement vers l'avenir, certaine qu'elle écarterait de votre chemin, tous les écueils. Vous étiez trop heureuse ; vous auriez peut-être trop aimé la terre. Le bon Dieu, en appelant votre mère au ciel, cette patrie où le bonheur est parfait, où il n'y a plus de séparations, vous a donné le désir de la suivre et de vous rendre digne d'elle.

Consolez-vous donc, amie, car en vous quittant, votre mère chérie vous a laissé ce qu'elle avait de plus grand, de plus noble, de plus précieux : son amour ; et cet amour, divinisé par l'union avec Dieu, de qui il émane, ne peut vous être que plus utile et plus efficace.

Ainsi que vous, Janvière, je n'ai plus de mère ! Je l'ai perdue à l'âge où l'enfant demande le plus d'affection et j'ai grandi au milieu des indifférents. Aussi, mon cœur, sévré si tôt des tendresses maternelles, est-il resté avec ce besoin d'aimer et d'être aimé, que nul encore n'a pu satisfaire, parce que nulle autre qu'une mère ne peut rendre à son apogée, le sentiment de l'amour.

C'est parce que je suis mère que je le comprends, ainsi, et que je puis le dire.

RAPHAËLA.

LES COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

Un compositeur a énuméré, dans les vers suivants, quelques-unes des espiègleries de la coquille :

S'agit-il d'un homme de bien
 Tu m'en fais un homme de rien ;
 Fait-il quelque action insigne ?
 Ta malice la rend indigne :
 Et par toi, sa capacité
 N'est que de la rapacité.
 Valeur est pour voleur ; le pot en sot se change,
 L'âme en âne, la robe en rose, l'anse en ange.
 Un cirque a de nombreux gradins
 Et tu le peuples de gradins :
 Parle-t-on d'un pouvoir unique ?
 Tu m'en fais un pouvoir unique
 Dont toutes tes prescriptions
 Deviennent des proscriptions,
 Enfin en chandelier énorme
 Un grand chancelier se transforme.

CABRI-AU-LAIT.

Dans le cours de ma vie, je n'ai trouvé des gens communément méprisés que ceux qui vivaient en mauvaise compagnie.—MONTESQUIEU.